

de prendre la voie de mer et prit la voie de terre¹. La distance considérable qu'il met ici entre lui et ses persécuteurs et le soin qu'ont ses compagnons de ne pas le quitter avant son arrivée à Athènes prouvent la grandeur du péril qu'il avait à éviter. Son éloquence entraînant, son génie inspiré, ses miracles l'ont fait vouer à la mort par les Juifs qui approuvent le déicide. Il est traqué comme l'est aujourd'hui le franc-maçon des hauts grades assez courageux pour abjurer son égarement. C'est pourquoi il donna le change. Nous ne trancherons pas cette question de critique, celle du voyage par terre ou du voyage par mer. Les *Actes* n'indiquent aucun point d'arrêt dans ce voyage, ni par terre, ni par mer.

Pendant son séjour à Thessalonique, saint Paul avait reçu deux fois des aumônes des Chrétiens de Philippes². Il avait pourtant l'habitude de travailler nuit et jour, afin de n'être à charge à personne ; mais il y eut à cette époque une terrible famine qui fit sextupler le prix ordinaire du blé, et le travail manuel de l'apôtre n'aurait pu suffire à la subsistance et à l'entretien des missionnaires³. D'ailleurs, Lydie avait été si empressée à lui offrir l'hospitalité à Philippes, qu'il se fût montré ingrat, s'il eût refusé les secours qu'on lui envoyait de cette ville, sans doute à l'instigation de la riche et généreuse convertie. Les Grecs disent que Jason était originaire de Tarse⁴, et que c'est lui qui gagna à J.-C.

1. Gratz, *Théat. des divin. Écrit.*, II. — 2. *Ad Philip.*, IV, 15, 16. — 3. Lewin, *Fasti sacri*, p. 290. — 4. *Menolog.*, 29 avr.

le Juif Papsée, à la suite d'une dispute en règle. Une conquête illustre de saint Paul à Thessalonique fut celle du Juif Aristarque, qui partagea ses dangers et ses épreuves à Éphèse, le suivit à Jérusalem et à Rome, et fut le compagnon fidèle de sa dernière prison.

1. Tillemont, a. 2.

CHAPITRE XVII

Athènes. — L'Aréopage. — Le Dieu inconnu. — Le discours de Saint Paul. — Saint Denys l'Aréopagite

S'il est vrai que saint Paul n'ait pas pris la voie de terre pour aller de Béroë à Athènes, il est probable qu'il s'embarqua à Méthone, dans le golfe Thermaïque, et qu'il aborda, dans le golfe Saronique, à Phalère, à Munychie ou au Pirée.

Athènes, la ville de Minerve aux yeux couleur de mer, déesse de la sagesse et de la guerre, Athènes, la reine de la philosophie et des beaux-arts, qui avait produit tant de chefs d'école, tant d'orateurs et de poètes, tant de savants et de héros, et des législateurs si admirables que les Romains eux-mêmes, devenus les uniques souverains de tout l'univers civilisé, lui avaient emprunté ses lois, les considérant comme des oracles, Athènes avait gardé sa gloire, quoiqu'elle eût perdu son indépendance, au moment où saint Paul y entra. La langue grecque était peut-être mieux parlée alors à Tarse, où l'apôtre était né, que dans la cité célèbre où avaient enseigné Socrate, Platon, Aristote, et où les marchandes de l'Agora s'exprimaient aussi correctement que les lettrés ; mais récemment Crassus, Atticus, Cicéron, Varron, Ovide, Horace et Virgile étaient venus y étudier ou y vivre au milieu des

chefs-d'œuvre¹. Le jour où le grand missionnaire de J.-C. y arriva, Rome n'avait pas encore dépouillé Athènes d'une partie des merveilles artistiques dont elle était pleine. Les Propylées, ce vestibule magnifique de l'Acropole, dont la construction avait coûté plus de onze millions de notre monnaie, et qui, par la beauté de la matière et le volume des blocs, surpassaient, de l'aveu de l'historien Pausanias, tout ce qu'il avait vu jusque-là, n'étaient pas comme à présent de superbes ruines. Le Parthénon, et les trois temples de Minerve Poliade, d'Érechthée et de Pandrosos, réunis en un seul édifice, étaient debout dans toute leur splendeur, et pas une seule des caryatides, qui supportaient l'entablement et le toit du Pandroséion et qui perpétuaient le souvenir ignominieux des femmes de Carya infidèles à la cause de la patrie et à celle de la liberté, n'avait encore été enlevée par un étranger. Le Parthénon, construit en marbre pentélique le plus pur à l'honneur de Minerve Parthénos, gardait intactes les quarante-six colonnes de son péristyle, et la Minerve Promachos, statue colossale de soixante-dix pieds de hauteur, dont on apercevait de Sunium le casque et la lance, et qui servait de phare aux marins, se tenait fièrement sur son piédestal, en face des Propylées. Au-dessous de l'Acropole, dans l'Asty, la colline de Mars avec le temple de Thésée, le plus parfait des temples athéniens, et le tribunal des Aréopagites ; la colline du Pnyx, lieu des réunions populaires, avec sa tribune aux harangues ; et dans un abaissement du

1. Renan., *Saint Paul*.

terrain, au sud de la colline de Mars, l'Agora ou place du marché ; plus au sud, et vers l'ouest, la colline du Muséum ; au sud-est de l'Acropole, le temple de Jupiter Olympien. Dans la vallée, l'Ilissus traversait la ville, et le Céphise coulait hors des murs. La population d'Athènes s'élevait au chiffre de 120,000, et selon quelques-uns, de 192,000 habitants. La religion y partageait l'empire avec le plaisir. L'Agora, qui est maintenant un lieu de pâturage, était décorée de colonnades et de statues, et on y avait érigé douze autels ; au côté ouest de l'Agora, on admirait un portique fameux dans l'histoire des philosophes, parce qu'il a donné leur nom aux Stoïciens qui s'y assemblaient pour conférer ; on avait peint sur ce portique la bataille de Marathon.

Mais la plus particulière illustration d'Athènes était l'auguste tribunal qui siégeait sur la colline de Mars, et qui s'appelait du nom de cette colline, l'Aréopage. Mars, accusé d'homicide ou d'inceste, avait été jugé en cet endroit par douze dieux ; selon les uns, il avait été condamné à mort ; selon les autres, il avait été absous par six voix contre six : telle aurait été l'origine du tribunal¹. Aristote et Eusèbe² lui en assignent une autre, moins mythologique : ils disent que Cécrops, roi d'Athènes, institua l'Aréopage, l'année même de la consécration sacerdotale d'Aaron, frère de Moïse, l'an 1490 avant J.-C. A cette époque, les hommes qui se faisaient remarquer par une vertu extraordinaire étaient des

1. Isid. Pelus., l. I, *Ep.*, 91 ; — Plin., VII, 56. — 2. Arist., II, *Polit.* ; — Euseb., *Chronicon*.

dieux. On les honorait de ce titre. Les douze juges choisis par Cécrops furent donc douze dieux. Leur nombre fut porté par la suite à trente et un, à cinquante et un, et finalement à cinq cents. Rien n'avait été négligé pour rendre leur justice redoutable et sacrée. Ils étaient pris régulièrement parmi les archontes, chargés de l'administration de la République. Leur expérience, la sagesse de leur gouvernement, l'intégrité de leurs mœurs leur attiraient naturellement le respect. Ils étaient astreints à un noviciat d'un an, dans un tribunal composé de six juges. Pendant ce temps, leur conduite était soumise à une surveillance sévère, et le moindre manquement motivait leur exclusion. Un Aréopagite admis à tort, sur de belles apparences, était, dès qu'on le savait, renvoyé sans pitié¹. Les cas d'indignité étaient prévus et légitimaient la déposition, malgré l'inamovibilité proclamée en principe. Cicéron reconnaît la probité singulière et l'intrépidité de ces juges². Ils ne faisaient acception de personne. Ni promesses, ni menaces, ni présents, ni violences ne les détournaient de leur devoir. Tout l'univers le croyait ainsi et le sénat romain déféra aux Aréopagites, en plusieurs circonstances, les causes les plus graves et les plus difficiles. Ils ne siégeaient que les trois derniers jours du mois, et cela toujours la nuit, afin de n'être distraits par aucun objet. Devant eux, on devait raconter simplement les faits, sans rhétorique, et sans geste de déclamateur. Au-

1. Plutarque, *Solon* ; — Lucien, *Hermerot.*

2. Cicér., *Ep.*, 9, *Ad Attic.*

trement, ils imposaient silence. Chaque juge écrivait lui-même sa sentence, sans rien dire, d'où est venue la locution proverbiale : « Plus taciturne qu'un Aréopagite, » et cette autre locution employée pour désigner un homme juste et intelligent dans sa justice : « C'est un Aréopagite ! » Le tribunal était à ciel ouvert, afin que le ciel fut avec la terre témoin de la sentence définitive, qui était prononcée d'une espèce de tribune taillée dans le roc, au milieu des sièges des juges taillés également dans le roc. C'était là tout l'appareil dont s'entouraient les Aréopagites. Ils étaient rigoureusement obligés de défendre les dieux d'Athènes, et ils avaient le droit de condamner à mort quiconque osait nier leur divinité. Anaxagore de Clazomène avait dit que le soleil n'est qu'un rocher incandescent, et non pas un dieu, comme le pensaient les Athéniens : il fut déclaré digne de mort¹. Diagoras de Mélos fut accusé d'avoir tourné en ridicule les mystères d'Éleusis : l'Aréopage promit un talent à celui qui le tuerait. Protagoras avait écrit : « Je n'ai à dire des dieux ni s'ils existent, ni s'ils n'existent pas ; » il n'eut que le temps de s'enfuir, et ses livres furent brûlés publiquement. Socrate lui-même ayant été accusé par Mélitus de nier les dieux de la patrie, et d'introduire de nouveaux dieux, fut condamné à mort par deux cent quatre-vingt-un Aréopagites². Une prêtresse fut immolée, parce qu'un individu affirmait qu'elle adorait des dieux étrangers. Cependant on n'était pas intraitable à Athènes, et l'Aréopage avait le

1. Josèphe, *Contra. Apion.*, l. II. — 2. Baron, *Ann.*, 52, 5.

droit d'accorder l'autorisation de pratiquer une religion autre que la religion commune. Ils avaient une telle peur dans cette ville de mécontenter quelque dieu, qu'on disait proverbialement : Il est plus facile de trouver à Athènes un dieu qu'un homme. A chaque pas en effet on rencontrait des autels, ou des statues de divinités. Il y avait même des autels consacrés aux dieux inconnus, à un dieu inconnu.

Que va faire saint Paul dans cette cité où il est venu en fugitif et en missionnaire ? Il y est seul. Les frères de Béroé sont repartis, et Silas et Timothée ne sont pas encore prévenus par eux qu'ils doivent au plus tôt rejoindre à Athènes le chef de la mission. Sans doute, il y a des Juifs à Athènes, et ces Juifs y ont rempli les formalités légales ; ils ont toute liberté d'y prêcher, et d'y adorer leur Dieu, qui est le Dieu unique et véritable, le Dieu de saint Paul et des Chrétiens. Saint Paul ira à la Synagogue ; mais la Synagogue ne se réunit pas tous les jours. Il travaillera pour vivre à son métier de fabricant de tentes ; mais il a J.-C. à faire connaître et accepter. Il parcourra les rues et les places ; il verra les temples, les autels, les statues des faux dieux. Il cherchera à se rendre compte du caractère des Athéniens. Il engagera des conversations familières avec des désœuvrés qui flânent par les rues, ou qui s'arrêtent sur les places, en quête de nouvelles. Les Académiciens et les Péripatéticiens ne sont pas de ces curieux frivoles ; mais les Épicuriens et les Stoïciens discutaient volontiers avec l'apôtre. Il

avait donc à certains jours des controverses dans la synagogue avec les Juifs et les Prosélytes, et il en avait tous les jours, dans l'Agora, avec ceux qui s'y trouvaient. Le spectacle qu'offrait à ses yeux une ville livrée tout entière à l'idolâtrie excitait son zèle au dedans de lui-même. Il ne pouvait le contenir. Les uns disaient de lui : « Que veut nous apprendre ce semeur de paroles ? » Mais d'autres disaient : « Il a tout l'air d'annoncer des divinités nouvelles. » Saint Paul leur annonçait en effet Jésus et la résurrection. Et finalement, ils se saisirent de lui et le conduisirent à l'Aréopage, en disant : Pouvons-nous savoir quelle est la doctrine que tu prêches ? Car tu fais entendre à nos oreilles des nouveautés ; nous voulons donc savoir ce qu'elles signifient au fond. Et l'auteur des *Actes* ajoute que ce n'étaient pas seulement les Athéniens, mais encore les hôtes passagers d'Athènes, qui ne s'occupaient de rien autre chose que de raconter ou d'apprendre du nouveau.

Saint Paul fut-il réellement traduit par ces gens-là devant le tribunal auguste de l'Aréopage, afin d'avoir à s'y expliquer sur ses enseignements ? Si nous ne nous trompons, on l'admet généralement. Cependant, la suite du texte ne mentionne aucun interrogatoire, aucun jugement. Il n'est pas spécifié que cette scène se passa de nuit, et le discours de saint Paul n'a pas les allures qu'aurait dû avoir l'exposition calme et sans phrases d'un dogme suspect, soumis à l'austère et silencieuse sagesse des Aréopagites. De plus, il n'y a pas, comme conclusion,

de sentence solennellement promulguée. C'est pourquoi certains exégètes ont cru qu'il convient de traduire ici « Areopagus » par « la colline de Mars », et non par « le tribunal des Aréopagites ». On conduisit saint Paul à la colline de Mars, lieu plus vaste et moins troublé que l'Agora, et on le plaça au milieu de la foule avide de connaître. Mais, s'il en est ainsi, pourquoi ceux qui mettent la main sur saint Paul déclarent-ils s'emparer de lui parce qu'il leur paraît prêcher des nouveautés, et qu'ils veulent savoir à quoi s'en tenir ? C'est l'Aréopage, tribunal, qui était à Athènes juge des questions religieuses. Si l'on avait eu simplement le désir de se trouver avec l'apôtre dans un lieu plus tranquille que l'Agora, et mieux disposé pour l'audition d'un orateur, on aurait pu conduire saint Paul sur la colline du Pnyx ; il y avait là une tribune toute prête, et c'était le lieu des réunions populaires. Que les exégètes s'accordent ou ne s'accordent pas entre eux, peu nous importe. Le fait incontestable et incontesté est que saint Paul fut sommé de rendre compte de sa doctrine, et qu'il le fit sur la colline de Mars, qu'il ait été traduit ou non devant les Aréopagites.

« Citoyens d'Athènes, je vous vois en toutes choses superstitieux pour ainsi dire. » Le mot grec indique un sentiment religieux mal réglé, exagéré et excessif, que la Vulgate appelle quasi superstitieux. La multitude des dieux, l'idée que chaque statue était le dieu lui-même, que le dieu était par conséquent un être limité et circonscrit, la rigueur des peines prononcées contre des infractions presque nulles, et

quelquefois involontaires, au respect dû aux dieux : tout cela, saint Paul ne l'ignorait pas, et tout cela légitime son langage. Le philosophe Stilpon fut banni d'Athènes, pour avoir soutenu que la Minerve de Phidias n'était pas la déesse Minerve elle-même. Couper une branchette d'un bosquet sacré était un crime entraînant la mort ; un fou fut condamné pour avoir tué un épervier d'Esculape, et un enfant fut exécuté comme sacrilège, parce qu'il avait ramassé d'aventure une lame d'or tombée de la couronne de Diane¹.

« En passant dans les divers quartiers de votre ville, et en voyant les objets de votre culte, j'ai trouvé jusqu'à un autel sur lequel était écrit : A un Dieu inconnu ! Eh bien ! ce que vous adorez sans le connaître est ce que moi je vous annonce. » Nous traduisons à dessein les deux mots du texte grec par : « A un Dieu inconnu » au lieu de les traduire par : « Au Dieu inconnu. » Nous voulons prouver ainsi la puérilité de la remarque faite par Renan. Il prétend que le texte grec aurait placé le nom de Dieu avant l'adjectif, si les deux mots signifiaient : « au Dieu inconnu ; » et qu'ils signifient : « à un Dieu inconnu, » du moment que l'adjectif précède en grec le substantif. Les deux traductions reviennent au même dans la logique du discours de saint Paul. Le lettré qui conteste l'exactitude de la traduction ordinaire est contraint d'avouer lui-même qu'il y avait à Athènes, et dans les environs bon nombre d'autels anonymes, ou dédiés à des dieux inconnus. Il s'appuie pour le

1. *Oriental Customs*, I, Acts, xvii.

dire sur le témoignage de Pausanias¹, de Philostrate², de Diogène Laerce, et d'Œcuménius. Il convient que, si saint Paul était débarqué au port de Phalère, il avait pu en voir là de très célèbres, dont la légende se rattachait à la guerre de Troie ; ils portaient pour inscription : ΑΓΝΩΣΤΟΙΣ ΘΕΟΙΣ ; quelques-uns même ΑΓΝΩΣΤΟΙ ΘΕΟΙ. Que faut-il de plus ? On n'a retrouvé jusqu'ici, paraît-il, aucun autel portant l'inscription : « Au Dieu inconnu, » ou : « A un Dieu inconnu. » A-t-on retrouvé le Jupiter Olympien, colosse d'or, d'ivoire, et de pierres précieuses, qui n'avait pas moins de 45 pieds de hauteur ? Une multitude d'antiquités ont été perdues. Œcuménius, auteur grec du neuvième ou du dixième siècle, affirme l'existence de cet autel. Il en attribue l'érection à un prodige dont une peste qui ravageait Athènes fut l'occasion. Les Athéniens ayant inutilement invoqué tous leurs dieux, s'adressèrent alors à un dieu inconnu, ou au dieu inconnu, qu'ils auraient pu négliger d'honorer, et ils lui dressèrent un autel avec l'inscription : « A un Dieu inconnu. » De plus, ils lui offrirent tout naturellement des sacrifices, et la peste cessa³. Selon d'autres récits, les Athéniens en guerre avec les Perses envoyèrent implorer le secours des Lacédémoniens, et à Parthénum ou dans le voisinage, un spectre apparut à leurs ambassadeurs, et déclara qu'il était le dieu Pan, et qu'il aiderait les Athéniens s'ils l'adoraient. Les Athéniens promirent de le faire, et bâtirent un

1. Pausan., V, XIV, 8. — 2. Philostr., *Vie d'Apollonius de Tyane*, VI, 7. — 3. Œcumen., *In Act. Apost.*, cap. VII.

temple au dieu Pan, après leur victoire. Puis, dans la crainte qu'un autre dieu encore ne se vengeât d'être oublié par eux, ils érigèrent un autel au dieu inconnu. De son côté, Diogène Laerce rapporte une curieuse légende dans sa courte notice sur le vieil Épiménide¹. Ce philosophe, qui se vantait d'avoir dormi pendant cinquante-sept ans, aurait délivré Athènes de la peste. Il fit rassembler pour cela sur la colline de Mars des brebis blanches et noires, et conseilla de les laisser aller au hasard, de les suivre et d'immoler chacune d'elles en l'honneur de la divinité du lieu là où elle se coucherait. Il est certain, ajoute Diogène Laerce qui vivait au troisième siècle après J.-C., qu'aujourd'hui encore il y a dans les divers quartiers d'Athènes des autels sans nom qui datent des sacrifices conseillés par Épiménide. L'autel sans nom n'est pas l'autel sans inscription : c'est l'autel sans nom d'un dieu, l'autel à un dieu inconnu.

Saint Paul dit aux Athéniens : « Je vous prêche le Dieu que vous adorez sans le connaître. Par conséquent, ceux qui m'accuseraient de vous prêcher des dieux étrangers me calomnieraient. C'est le Dieu qui a fait le monde et tout ce qui est dans le monde. » Cette phrase était une attaque directe aux Épicuriens qui niaient la Création ; mais les Épicuriens n'étaient qu'une secte de philosophes qu'on avait le droit d'attaquer à Athènes. « Comme ce Dieu est le Seigneur du ciel et de la terre, il n'habite pas dans des temples construits par la main des hommes, et

1. Biog. Laert., *De Vita philosoph.*, I. I. Epimenid.